

Avant toute chose il y avait donc le chat, le chat dans la maison. Un chat silencieux dans une maison bruyante. La demeure des Flastair, là-bas au bout de la rue, à côté de celle du boucher qui avait fait fortune en vendant de la viande de chat pendant une guerre. Mais notre chat n'avait pas connu la guerre, donc il n'avait pas connu le boucher non plus, ou plutôt si, mais après, quand cette guerre était finie, une guerre inconnue, vite effacée de ma mémoire puisque personne ne m'en a jamais parlé. Car moi comme le chat étions trop petits, nous étions arrivés après, quand tout était fini. C'est pour ça que le boucher au lieu de nous faire bouffer notre propre chat, il lui donnait des abats presque en cachette, dans la cour derrière sa boutique, parce que cette bestiole avec ses poils avait compris qu'il lui suffisait de ronronner dans les pattes de cette grande gueule de boucher pour que, lui, il se liquéfie et aille chercher quelques morceaux de tripes que le chat engloutissait à grand coup de langue, cette langue qui n'en finissait pas de passer, de repasser et de repasser encore sur ses babines quand il avait fini d'avaler la nourriture. La langue qui faisait comme un bruit de succion et au passage laissait apparaître les dents bien pointues.

Ou alors c'était autre chose : le boucher avait des remords, il s'en voulait pour tous ces chats qu'il avait donné à manger aux gens de la ville, peut-être qu'il se rachetait une bonne conduite en prenant soin de notre animal. Ils avaient passé un accord en quelque sorte : je te file des tripes, tu me sauves mon âme. Il en a bien eu besoin le boucher de sauver son âme, surtout quand pendant la guerre suivante, il s'est retrouvé pendu aux crochets de sa chambre froide, pendu au milieu de toute sa viande, avec son gros ventre tendu par la peur.

Mais cette guerre là je ne l'ai pas connue non plus. J'étais déjà parti. Mon père s'était déjà brisé la nuque, ma mère avait fini toute sèche que c'en était presque de la poussière, à se demander si c'était vraiment utile de l'enterrer car on aurait pu l'éparpiller comme ça en petits morceaux qui s'effritent, et le chat avait eu une dernière pensée, la tête bien calée sur les rails du chemin de fer.

Le chat, la seule bestiole dont j'accepte de reconnaître qu'elle avait un semblant de pensée, ou tout du moins de stratégie. Peut-être m'a-t-il inspiré. C'est aussi pour ça que je lui en veux autant. Je ne veux rien devoir aux bêtes.

Alors il faut revenir à La demeure des Flastair, avec son chat silencieux et la furie de mes parents.